



le CDI
École alsacienne

Paradis et Utopies Bronislaw Baczko



<http://www.lxxl.pt/babel/biblioteca/baczko>

Paradis et utopies, les cartographes des espaces imaginaires les situent comme des contrées voisines. Ce sont néanmoins des lieux distincts: sur plusieurs points essentiels leurs localisations et leurs histoires diffèrent. Sans aucune prétention d'embrasser dans son ensemble la vaste problématique des rapports entre utopies et paradis, cet essai se limite à formuler quelques réflexions sur évolutions respectives, en insistant notamment sur une époque cruciale celle des Lumières.

Le paradis dont la localisation et l'histoire seront évoquées dans la suite, c'est le paradis au sens propre de ce terme, à savoir le Paradis terrestre, le lieu où, selon Genèse, Dieu plaça le premier couple humain et où se déroula l'histoire dramatique de leur chute. De ce texte exceptionnel, dont, pendant des siècles, chaque mot était longuement commenté, ne rappelons que quelques éléments, commençant par le jardin que Dieu a planté en Eden, du côté de l'Orient; Le fleuve sortant d'Eden se divise en quatre bras Pischou, Guihon, Tigre et Euphrate; Les arbres de toutes espèces poussent dans ce jardin des délices, agréables à voir et bons à manger, et, au milieu du Jardin, l'arbre de la vie et celui de la connaissance du bien et du mal. Dieu a pris Adam et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder; il lui a permis de manger les fruits de tous les arbres du jardin mais lui a interdit de celui de la connaissance du bien et du mal. Pour que l'homme ne soit seul et pour lui donner une aide semblable à lui, Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel; il les a fait venir vers l'homme pour qu'il donne à chaque être vivant son nom. De la côte qu'il a prise de l'homme, Dieu créa la femme; tous deux, Adam et Eve, ils étaient nus et ils n'avaient point honte. Intervient ensuite l'épisode du péché originel: la tentation par le serpent promettant aux hommes qu'ils seront comme Dieu; la transgression de l'interdit divin; la chute et la colère du Seigneur; la sévère punition et l'expulsion du Paradis.

L'Eternel Dieu dit: Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons le maintenant d'avancer sa main, de prendre d'arbre de vie, d'en manger et de vivre éternellement. Et l'Eternel Dieu le chassa du jardin d'Eden, pour qu'il cultive la terre d'où avait été pris. C'est ainsi qu'il chassa Adam; et il mit à l'orient du Jardin d'Eden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de "l'arbre de vie" (Genèse, 3, 22-24; trad. de Segond).

Durant des siècles, des hommes se sont interrogés, avec passion, sur le Paradis terrestre comme d'un lieu réel. De ce Paradis Saint-Augustin dit connaître trois interprétations: celle qui prend au sens littéral le texte de Genèse; celle qui donne au Paradis lui-même et aux réalités qui s'y trouvent un sens allégorique et spirituel; finalement celle, qu'il dit partager lui-même et qui, admettant la réalité du lieu et de son contenu leur donne, de surcroît, une signification spirituelle. Attestée par les Ecritures, la réalité du Paradis constituait un enjeu théologique et épistémologique de première importance. Polémique à l'égard de l'interprétation allégorique d'Orygène, un commentaire de Saint-Epiphane, datant du Ve, fait remarquablement ressortir ces enjeux. "S'il n'y a pas de Paradis sensible, il n'y a pas de source; il n'y a pas de fleuve, il n'y a pas de quatre commencements; s'il n'y a pas de Phison, il n'y a pas de Guéon; s'il n'y a pas de Tigre, il n'y a pas d'Euphrate; s'il n'y a pas de figuier, il n'y a pas de feuilles, il n'y a pas d'Adam, il n'y a pas d'Eve, elle n'a pas mangé d'arbre. S'il n'y a pas d'Adam il n'y a pas d'hommes mais la vérité est désormais mythe et tout est allégorie." Dans le même esprit, un autre interprète, Anastase le Sinaïte, démontrait que "si nous prenons allégoriquement le serpent, les arbres et les fleuves, alors nous interpréterons tout allégoriquement, y compris Adam et Eve et nous rejetterons ainsi toute l'Ecriture".

Au dix-huitième siècle s'amorce le déclin de l'interprétation littérale, réaliste et historique du Paradis terrestre. Cependant, dans l'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, oeuvre emblématique des Lumières, cette interprétation est massivement présente, accompagnée, tout au plus, de quelques restrictions aussi timides que discrètes. Ainsi de Jaucourt auteur de l'entrée Paradis terrestre, après avoir évoqué brièvement l'opinion de Philon, d'Origène et de "quelques hérétiques anciens... qui ont cru que le Paradis terrestre n'a jamais existé et qu'on

doit expliquer allégoriquement tout ce qu'en dit l'Écriture", discute ensuite longuement la localisation du Paradis, les difficultés qu'elle soulève ainsi que les hypothèses érudites récentes sur ce point délicat. Il en est de même d'autres textes de l'Encyclopédie qui examinent maints problèmes concernant le Paradis. Ainsi, par exemple, quelques interrogations sur Adam: Après la création, quelle était sa taille? Quand il a donné les noms aux animaux quelles étaient ses connaissances et en quelle langue l'a-t-il fait? Après avoir vécu neuf-cent-trente ans, où fut-il enterré?. La présence de telles questions s'explique, certainement, par des raisons de prudence. Pour ne pas irriter la censure et éviter la répression dans ses articles consacrés directement aux questions théologiques, les rédacteurs de l'Encyclopédie prennent beaucoup de précaution. La révocation du privilège, en 1759, les a rendu encore plus circonspects et ils multipliaient des preuves de leur orthodoxie. Quoiqu'il en soit de ces raisons l'Encyclopédie ne se contente pas, dans ses articles sur le Paradis terrestre, de citer l'Écriture mais informe scrupuleusement ses lecteurs de l'état actuel des connaissances sur la topographie et la chronologie paradisiaques. On retrouve facilement la source de ses informations: en leur grande partie, ces articles représentent une compilation des ouvrages de dom Calmet. De cette figure assez extraordinaire, auteur de plusieurs ouvrages historiques, un des grands érudits de son temps, Voltaire, dans une notice biographique, parle en ces termes: "Bénédictin, né en 1672. Rien n'est plus utile que la compilation de ses recherches sur la Bible. Les faits y sont exacts; les citations fidèles. Il ne pense point; mais en mettant tout dans un grand jour il donne beaucoup à penser, Mort en 1757 Voltaire parle en connaissance de cause: les oeuvres de dom Calmet figuraient dans sa bibliothèque et il y puisait l'essentiel de son érudition sur la Bible. Ensuite il s'en servait pour démontrer les absurdités et les contradictions de l'Écriture et ainsi, à sa grande joie, il retournait contre le christianisme les armes fourbies par son apologiste. Voltaire avait d'ailleurs fréquenté le vieux bénédictin. En Juin 1754, pendant trois semaines, à une période très difficile de sa vie, il travailla à la bibliothèque de l'abbaye de Senones où vivait dom Calmet (on aimerait bien savoir de quoi ont-ils dialogué et comment se sont-ils entendus...). L'érudition de dom Calmet est écrasante et sans faille; sur les Écritures, il a tout lu et il savait tout. Il est notamment l'auteur du Commentaire littéraire sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament (26 volumes, publiés de 1707 à 1716) suivi du Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible. (4 volumes in folio, 1722). Dans ces ouvrages, dom Calmet s'oppose au scepticisme et au pyrrhonisme; il veut apporter des connaissances certaines, passées au crible de la critique érudite et, en cas de doute, discuter la valeur des hypothèses respectives. Il se veut être résolument moderne et il réfute énergiquement, arguments savants à l'appui, les fables et les préjugés qui se sont accumulés pendant des siècles. À l'attrait du merveilleux il ne résista pas pourtant lui-même; en effet nous lui en sommes redevables du premier ouvrage sur les vampires Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires (2 vol., 1749; une nouvelle édition, revue et augmentée, en 1751) où il rapporte les témoignages sur ces êtres extraordinaires sévissant aux confins de l'Europe, en Valachie. Sur la foi à accorder à ces informations son opinion resta hésitante. Sur le Paradis terrestre il nous apporte la synthèse d'une, abondante littérature. Il se réfère tout particulièrement aux textes modernes à la lumière desquels il examine le merveilleux médiéval qui, au long des siècles, se greffa sur le récit de Genèse. En effet, au et au XVI et au XVII siècles, grâce précisément à l'érudition, l'interprétation réaliste et historique du Paradis terrestre connaît un remarquable renouvellement. À première vue paradoxal, ce phénomène s'explique par la conjonction des deux facteurs. D'abord, au fil des siècles, à mesure que progressaient les connaissances géographiques, le site du Paradis terrestre ne cessait de s'éloigner. Les mappemondes médiévales indiquaient encore son emplacement ainsi que celui d'autres lieux imaginaires, comme, par exemple, le royaume légendaire du prêtre Jean. Ces localisations désignaient le site réel du Paradis, l'emplacement où il existe toujours mais, gardé par des chérubins, demeurent hors la portée des hommes. Comme on le sait, Christophe Colomb non seulement s'intéressait aux localisations du Paradis mais, dans sa relation de son troisième voyage au

cours duquel il arriva à l'embochure de l'Orénoque, il exprima la conviction que, selon divers indices, il a atteint les régions à proximité du Paradis. Le fleuve découvert, aussi grand que profond, une grande quantité d'eau douce se maintenait au milieu de l'eau salée, et sa situation s'accorderait avec l'opinion des théologiens sur le site paradisiaque. Or, à partir du XVI s. le récit de Genèse cesse d'investir les représentations géographiques et l'emplacement réel du Paradis terrestre disparaît des cartes. Ceci n'enlevait pourtant rien à la pertinence d'autres questions: si à présent il est impossible de localiser le Paradis, alors où autrefois se trouvait-il? Et pourquoi a-t-il disparu de notre terre?

Or, à ces questions et à plusieurs autres concernant le Paradis terrestre, nourrie de l'humanisme et des débats théologiques issus de la Réforme et de la contre-réforme, l'érudition avançait des réponses. Ces interrogations sont devenues d'autant plus brûlantes que précisément la Réforme et la contre-réforme, de même que la controverse autour du jansénisme, ont, en quelque sorte, réactualisé les enjeux théologiques du problème de la grâce, aussi épineux que central, et par conséquent, aussi ceux du péché originel et de la chute. D'où, selon l'expression de Jean Délumeau, la "majoration hyperbolique" du Paradis terrestre pour expliquer la gravité du péché originel et de la chute ainsi que la colère de Dieu et la peine affligée à Adam et Eve. D'où, dans une littérature qui acceptait l'interprétation réaliste et historique du Paradis terrestre et qui prenait au pied de la lettre le récit scriptural, un enchaînement des questions concernant le Paradis, sa géographie, la chronologie de ses événements, etc. Les théologiens et les antiquaires s'efforcent d'apporter des réponses précises, en analysant scrupuleusement le texte de l'Écriture et en le confrontant avec leurs connaissances géographiques et historiques. Or, après examen critique des centaines de textes, dom Calmet nous offre la somme de ces recherches érudites. Dans la suite il nous servira de guide. Il nous est impossible de reprendre toute son argumentation qui s'étale sur des centaines de pages; n'en retenons que quelques éléments de la géographie et de la chronologie paradisiaque.

Quel était donc le site du Paradis terrestre? " Il n'y a peut-être aucune question dans l'Écriture qui ait tant partagé les sentiments des écrivains, que celle de la situation du Paradis terrestre," constate dom Calmet. Au Traité sur la situation du Paradis terrestre, que le savant abbé Huet venait de publier, il emprunte une longue liste qui fait voir "l'embarras dans cette matière". On l'a placé dans le troisième Ciel, dans le quatrième, dans le Ciel de la Lune, dans la Lune même, sur une montagne voisine du Ciel de la Lune, dans la moyenne région de l'air, hors de la terre, au dessus de la Terre, sous la terre, dans un lieu caché et éloigné de la connaissance des hommes. On l'a mis sous le pôle arctique, dans la Tartarie, à la place qu'occupe à présent la mer Caspienne. D'autres l'ont reculé à l'extrémité du Midi, dans la Terre du feu. Plusieurs l'ont placé dans le Levant, ou sur les bords du Gange, ou dans l'île de Ceylan, faisant même venir le nom des Indes du nom Eden. On l'a mis dans la Chine, ou même par delà le Levant, dans un lieu inhabité. D'autres dans l'Arménie; d'autres dans l'Afrique sous l'Équateur; d'autres à l'Orient équinoxial; d'autres sur les montagnes de la Lune, d'où l'on croirait que sortait le Nil. La plupart dans l'Asie; les uns dans l'Arménie majeure; les autres dans la Mésopotamie, ou dans l'Assyrie, ou dans la Palestine. Il s'en est même trouvé qui en ont voulu faire honneur à notre Europe (Commentaire..., t.i., p.49). Dom Calmet élimine d'emblée les emplacements avancés au Moyen-Âge, relevant du goût pour les fables, des préjugés et de l'ignorance; il écarte aussi d'autres hypothèses de toute évidence fantaisistes et ne reposant sur aucun savoir solide. Cela dit, il ne doute point que "le lieu où fut planté le Paradis subsiste encore". Certes, il ne faut pas s'attendre à le retrouver tel qu'il était à l'époque de la création et d'où Adam fut chassé. Il est aujourd'hui dépouillé de ces beautés qui le rendaient si agréable et de la plupart de qualités et de circonstances qui pourraient nous le faire distinguer aujourd'hui" (ibid., p.73). D'où les difficultés de la tâche qui n'est pas pourtant insurmontable à condition d'interpréter fidèlement les indices fournis par l'Écriture dont le plus sûr consiste dans les quatre fleuves. Certes, il n'est plus possible de retrouver la source commune de ces fleuves ni leurs trajets originels. "Le Déluge a pu déranger ces sources; et depuis tant de milliers d'années, tant de tremblements de

terre, tant d'autres révolutions, doit-il paraître étrange que les sources des fleuves se retrouvent à quelques distances du lieu où elles se voyaient autrefois" (ibid.,p.55). Après une analyse minutieuse et le recoupements des informations disponibles, directes et indirectes, dom Calmet penche finalement pour l'emplacement en Arménie, "entre les sources du Tigre, de l'Euphrate, du Phas et de l'Araxe. Nous supposons que Moïse écrivait la Genèse dans l'Arabie Pétrée et qu'il fixe la situation des lieux dont il parle par rapport à ce pays" (ibid., p.50). Son Commentaire nous apporte une splendide carte de ces lieux.

Passons à quelques repères de la chronologie paradisiaque. Retenons d'abord que dom Calmet respecte le calcul du temps depuis la création, selon les données fournies par l'Écriture, et d'après lequel que son livre est donc publié 5756 ans après la création du monde et 4083 ans après le Déluge. Les divergences entre les versions grecque et hébraïque de la Bible posent quelques gros problèmes à cette computation, sans pourtant empêcher l'établissement d'une chronologie paradisiaque. Ainsi les érudits avaient beaucoup discuté en quelle saison de l'année fut créé le Paradis. Entre les deux hypothèses les plus plausibles: printemps ou automne, dom Calmet opte pour ce dernier. Cela dit, il faut tenir compte du fait que le monde étant créé en six jours et la terre étant ronde et tournant autour du soleil, les arguments avancés en faveur de telle ou telle hypothèse ne pourront "se vérifier qu'à l'égard d'un climat et d'une partie du monde et qu'en même temps l'on n'établira le contraire à l'égard d'une autre partie de la terre. Il faut donc supposer que Moïse ne nous parle ici que de ce qui se passe dans le lieu où (...) Adam fut créé; ou bien que dans cette question l'on n'a égard qu'au signe du Zodiaque que le Soleil parcourt alors (Commentaire..., t.i., p. 21). Il se pose également la question sur le laps de temps passé au Paradis par Adam et Eve. Sur ce point les interprètes sont de nouveau partagés. "Les uns les y laissent plusieurs années; les autres plusieurs jours; les autres quelques heures " Tenant compte de la durée des événements qui se sont succédés entre la création d'Adam et son expulsion du Paradis, dom Calmet croit qu'ils y eurent demeurer dix ou douze jours et qu'ils sortirent vierges de ce lieu de délices "(Dictionnaire...,vol.I, p.25.). Toute interrogation sur Adam n'est pas pourtant légitime. Ainsi quelques commentateurs s'embarassent de savoir si Adam avait été créé ayant une ou deux côtes de plus que nous n'en avons, ou s'il demeura toute sa vie en ayant une ou deux moins que nous; si supposé cela il ne devait pas passer pour un monstre" (Commentaire... t.I, p.83). Ce sont pourtant des questions puériles "propres à amuser des gens qui abusent de leurs loisirs". Autrement importante est la question de la langue dans laquelle Dieu communiqua avec Adam ainsi que de celle dont se servit Adam pour donner leurs noms aux animaux, autrement dit la question de la langue originelle et parfaite. Ce dossier est trop considérable pour l'ouvrir ici; retenons néanmoins que c'était, sans doute, une autre langue que celle qu'employa le serpent pour séduire Eve. En effet, il se peut que "la parole du serpent ne fut autre que son sifflement et qu'Eve entendait la voix de tous les animaux, comprit par le bruit de celui-ci, ce qu'il voulait lui faire entendre" (Dictionnaire t.I, p. 26).

Arrêtons-nous là. Dom Calmet ne s'apercevait pas qu'il rédigeait ses textes à l'époque où le Paradis terrestre, au sens littéral et réaliste, traversait une grave crise et que, de ce fait, sur ce sujet son érudition devenait de plus en plus désuète. Plusieurs facteurs conjointement ont contribué à l'effritement de cette représentation. La diversité de l'humanité, de mieux en mieux connue, posait la question incontournable: était-il possible que tous les hommes, de cultures et couleurs différentes et dispersés sur le globe entier, eussent-ils le même ancêtre? Les Egyptiens, les Mexicains et, tout particulièrement, les Chinois, qui au XVIII s. captivaient les curiosités, se réclamaient d'un passé comptant par des dizaines de milliers d'années donc plus ancien que la Bible. En outre, leurs chroniques ne font état ni d'Adam ni de Moïse. Pour concilier les connaissances anthropologiques et historiques avec la Bible, Isaac La Peyrère, au milieu du XVII S., lança sa théorie des préadamites portant à la fois sur les origines de l'humanité et sur la véracité du texte biblique. Adam n'était pas le premier homme mais seulement l'ancêtre des Juifs; la Genèse ne raconte que leur histoire et non pas celle de

l'humanité entière; d'autres peuples, plus anciens que le peuple juif et qui ne sont pas mentionnés dans la Bible, seraient donc des préadamites. La Peyrère affirmait en outre que Moïse n'a pas écrit le Pentateuque et que nous n'en possédions pas le texte exact. Ces thèses furent condamnées comme hérétiques et La Peyrère les retracta mais les problèmes soulevés restaient incontournables. La théorie des préadamites incita la critique philologique qui a remis en doute la rôle de Moïse et de l'inspiration divine dans la rédaction de Genèse. Les progrès des sciences de la terre et de la vie ont fait repousser à des dizaines de milliers d'années l'âge de la Terre et ont fait surgir d'autres objections.

Ainsi s'amorçait la disparition du Paradis terrestre, localisé dans le temps et dans l'espace. Le monde où indique son emplacement est devenu désormais impossible accusait ainsi son "désenchantement", au sens weberien de ce terme. Le Paradis au sens spirituel a, bien entendu, survécu à ce déclin du Paradis terrestre.

Assimiler l'utopie à une version laïcisée du Paradis est devenu presque un cliché. Comme tout cliché, celui-ci aussi comporte sa part de vérité. En effet, notre imaginaire dans son ensemble a été durablement imprégné de puissants thèmes mythologiques liés au Paradis et l'imagination utopique, en particulier, n'a pas échappé à leur influente influence. Innocence, familiarité avec Dieu, harmonie avec la nature, langue parfaite etc, autant de thèmes qui se retrouvent, repris et retravaillés au long de l'histoire des utopies. Cela dit, examiner ces thèmes diffus est une chose, analyser le discours sur la géographie et la chronologie du Paradis terrestre en est une autre. Liés qu'ils soient, les objets ne sont pas pourtant les mêmes. Dans l'époque moderne, entre les textes utopiques, dont la production ne cesse de croître, et les interprétations réalistes du Paradis terrestre s'installent une série d'oppositions spécifiques et, en quelque sorte, structurales qui méritent d'être relevées. Ainsi le Paradis terrestre s'en rapporte à un seul texte fondateur de surcroît s'annonce comme le texte vrai par excellence, tandis que les utopies sont contées par des textes multiples qui se présentent d'emblée comme fictionnels. Les discours sur le Paradis terrestre dispose de ce fait des renseignements indubitables mais très lacunaires, tandis que les utopies jouissent d'une surabondance des détails mais qui sont tous imaginés. Le Paradis est un lieu offert aux hommes, par contre les utopies présentent des Cités inventées par des hommes autant d'artefacts, multipliables et modifiables.

Oeuvre emblématique de l'imagination utopique, l'utopie de Thomas More fait bien ressortir ces oppositions. La narration, d'entrée de jeu, propose une fiction dont l'inspiration chrétienne est manifeste mais dont le rapport au Paradis terrestre est assez ambigu. Ainsi les Utopiens pratiquent une morale imprégnée de valeurs chrétiennes et, dans leur grande majorité, ils accordent leur préférence à une religion naturelle proche du christianisme. Ils n'ont pas connu la révélation mais dès qu'ils ont appris le nom du Christ et sa doctrine ils se sont portés vers cette religion. Cela dit aucun culte en Utopie, où règne un pluralisme religieux, ne fait référence ni au Paradis terrestre ni au péché originel. D'ailleurs contrairement à l'Eden, l'île de l'utopie n'est pas une terre sans mal ni un lieu de parfaite innocence. Certes, son gouvernement rationnel a installé la félicité publique et a fait disparaître maints malheurs qui ravagent les autres sociétés humaines. Néanmoins il en existe des Utopiens coupables d'ignominie et condamnés à des travaux forcés; pour faire face à l'agression des peuples voisins, les utopiens savent recourir à la ruse et à la corruption, en se servant notamment de l'or dont ils disposent en abondance et pour lequel ils n'ont que du mépris.

Dans les textes qui, dans le sillage de l'utopie de More, relatent les lois et les mœurs des peuples imaginaires, les thèmes paradisiaques sont présents à un degré variable et retravaillés de maintes façons. Par contre, du Paradis terrestre il n'en est guère question. Le rapport du passé de ces peuples au récit de la Genèse et, partant, à l'histoire sacrée est laissé dans le flou. Certes, conter l'histoire des peuples, imaginaires qu'ils soient, dont l'histoire est plus ancienne que le temps de l'écriture et qui n'ont jamais entendu parler d'Adam et d'Eve, c'était, indirectement remettre en doute la véracité du récit scriptural et les lecteurs avertis n'étaient pas dupes de ces allusions. Il en était de même des religions de ces peuples. Elles se réduisaient,

de règle, à un déisme vague et frôlaient parfois l'athéisme, en apportant ainsi une réponse positive à la question formulée par Pierre Bayle: une Cité juste sans religion est-elle possible. C'étaient pourtant des peuples et des Cités imaginaires dont les annales étaient, en quelque sorte, déconnectées de l'histoire sacrée. Leur chronologie ne la réfutait pas mais aménageait un temps parallèle et se situait dans un ailleurs.

Un tournant est pris au dix-huitième siècle. D'une part, la critique philosophique s'en prend directement au Paradis terrestre et, d'autre part, l'imagination utopique délaisse de plus en plus les contrées imaginaires et s'emploie à donner un visage à l'avenir. Dans un monde de plus en plus désacralisé, les utopies sont alors censées d'apporter également des réponses au problème du mal physique et moral.

J'ai évoqué la prudence avec laquelle l'Encyclopédie aborde le Paradis terrestre en reprenant les propos de dom Calmet en se contentant d'un clin d'oeil, plus que discret, adressé au lecteur. Par contre Voltaire, lui ne se gêne pas et il ne cesse de se gausser du récit de la Genèse. Au long de ses attaques contre l'Infâme il s'en sert sans vergogne de l'érudition de dom Calmet pour composer son propre commentaire de la Bible, sarcastique et outragé.

Le jardin des délices, Adam et Eve, la malheureuse pomme, toute cette histoire l'exaspère et il la dénigre sans ménagement. Comment se fait-il que les prétendus ancêtres de l'humanité ne se retrouvent que dans les annales des Juifs qui formaient, une peuplade ignorante et superstitieuse, perdue dans le désert. "Vous ne voyez de nom de Noé ni d'Adam dans aucune des antiques dynasties d'Égypte; ils ne se retrouvent point chez les Chaldéens: en un mot, la terre entière a gardé sur eux le silence... Humilions-nous sous les décrets de la Providence, qui a permis cet oubli si étonnant... J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux et les oreilles de toutes les nations pour détruire chez elles tout monument, tout souvenir de leur premier père". Le Jardin des délices, quel récit saugrenu d'ont l'in vraisemblance ne peut échapper à aucun esprit non prevenu. "Le paradis terrestre aurait contenu près d'un tiers de l'Asie et de l'Afrique. L'Euphrate et le Tigre ont leur source à plus de soixante lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guère à un jardin". Le fruit défendu n'est qu'un outrage à la raison. "Il est difficile de concevoir qu'il y ait un arbre qui enseignait le bien et le mal, comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connaisse le bien et le mal. Il semble à notre pauvre raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais il faut soumettre sa raison". C'est se moquer des gens que de leur enseigner une condition humaine qui ne connaîtrait ni souffrance ni mort, et cela justifier ensuite, par une histoire ridicule, les malheurs de ce monde, nos malheurs à tous. Autant de les instruire d'une autre historiette que Voltaire ne se lasse pas de répéter. " Les Syriens imaginèrent

que l'homme et la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger une galette au lieu de l'ambrosie qui était leur mets naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores; mais après avoir mangé de la galette, il fallait, aller à la selle. L'homme et la femme prièrent un ange où était la garde-robe. (Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme un rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici, c'est le privé de l'univers; allez y au plus vite). Ils y allèrent, on les y laissa; c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est. On demandera toujours aux Syriens pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette, et qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables". Railler le Paradis terrestre et le péché originel était une chose, évacuer le problème des origines du mal en était une autre. Voltaire qui ne cessa de s'interroger sur cette question la regardait comme " un abîme dont personne n'a pu voir le fond". Après le tremblement de terre de Lisbonne, quand il traversa une grave crise philosophique et existentielle, il était désespéré par la futilité de tous les arguments philosophiques, face à la réalité des malheurs humains. Il lui arriva même, c'est sur la terre, et c'est se moquer de moi que de dire que mille infortunés composent le bonheur... Mon pauvre Pope, mon pauvre bossu, que j'ai connu et que j'ai aimé, qui t'a dit que Dieu ne pouvait te former sans bosse. Tu te moques de l'histoire de la pomme. Elle est encore

humainement parlant, et faisant toujours abstraction du sacré, elle est plus raisonnable que l'optimisme de Leibniz; elle rend raison pourquoi tu es bossu, malade, et un peu malin. Contre ses angoisses Voltaire trouve finalement une thérapie dans l'acte même de son écriture, en rédigeant Candide, ainsi que dans le combat qu'il déclara aux iniquités qu'engendraient l'intolérance et les préjugés. Cependant son désarroi devant le problème du mal s'inscrit dans un contexte historique plus large. Le travail de sape de la critique philosophique n'a pas laissé grande chose du péché originel ni de l'explication traditionnelle de l'origine du mal. A cette critique n'a non plus résisté la théodicée, essai de justifier Dieu contre les reproches de la raison humaine au sujet des malheurs et souffrances dans le monde qu'il a créé. Devenue critique à ce point qu'elle ne se reconnaissait plus des limites, cette raison dressait contre Dieu un véritable réquisitoire. Dans un monde ainsi désacralisé, l'homme est libéré de l'hypothèque du péché originel; mais il est également privé de secours de la Providence et d'espoir du salut. Il n'est plus soutenu par l'idée d'ordre physique et moral qui s'offrirait à son esprit et dont il ferait lui-même partie. Libre, il se retrouve finalement seul face à ses malheurs. A la crise de la théodicée, les "philosophes" n'ont pas trouvé de solution de rechange qui leur permettrait de relever ce défi à la philosophie et à la théologie que représente le mal. A la question angoissante sur l'origine et le sens du mal physique, sur la présence fatale dans l'expérience humaine de la souffrance et de la mort, ils n'apportaient, finalement, aucune réponse: ils se résignaient à les considérer comme autant de faits parmi d'autres où ils s'abritaient derrière un agnosticisme prudent. Cependant faire le constat du caractère irréductible de la mort et des souffrances humaines c'était admettre leur absurdité incontournable. Un tel visage du mal était d'autant plus angoissant qu'il contrastait singulièrement, d'une part, avec la plénitude du sens dont le christianisme chargeait la mort et la souffrance, et, d'autre part, avec le droit au bonheur que les "philosophes" eux-mêmes revendiquaient pour l'homme. Ce fond d'angoisse tourmentant les lumières, ni les idées anciennes empruntées aux stoïciens, ni le naturalisme moderne, ni le rire, parfois contraint, ne parviennent pas à dissimuler. On dirait que les "philosophes" tout en félicitant Adam, d'avoir mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, lui en voulaient d'avoir négligé celui de l'arbre de vie.

En fin de comptes, les Lumières contournent ces questions héritées d'une longue tradition philosophique et théologique. A l'interrogation sur les origines et le sens du mal les "philosophes" substituent l'exploration des causes d'innombrables malheurs dont les hommes s'accablent eux-mêmes. La théodicée tourne ainsi à l'anthropodicée: libres, les hommes sont de ce fait entièrement responsables de l'usage qu'ils font de leur liberté et, partant, de l'histoire qui est la leur. C'est l'homme qui doit se justifier devant sa raison des malheurs et des absurdités qui frappent les hommes, dont ils sont eux-mêmes auteurs et dans lesquels leur histoire risque de sombrer. Le regard se tourne ainsi vers l'avenir: que faire contre ces maux et par quels moyens faire diminuer le taux de souffrances humaines.

A ces préoccupations les Lumières apportent des réponses multiples qui, très schématiquement, se laissent répartir en trois groupes.

D'abord, celles qui concernent l'individu, sa dignité, sa liberté et son éducation. Ce n'est pas la connaissance du bien et du mal qui fait le malheur des hommes, mais leur ignorance.

Source de servitude l'ignorance fait de l'individu le prisonnier de ses préjugés. Au centre des préoccupations de ce "siècle éclairé" se retrouve la liberté humaine. Etre libre par excellence, l'individu se définit par ses droits inaliénables et., en particulier, par son droit au bonheur qu'aucune faute originelle ne peut annuler. Etre raisonnable, l'homme est appelé à faire un usage critique de sa raison. Le "siècle éclairé" est celui qui le fait sortir de son enfance et l'apprend à penser: les Lumières se donnent par excellence une vocation pédagogique.

D'autres sollicitudes se tournent vers l'histoire. Aux préoccupations métaphysiques et théologiques se substitue le questionnement du devenir humain. Délaisée par la Providence, l'aventure humaine se découvre son propre sens et ses propres ressorts. Elle n'est pas marquée par la déchéance, mais par l'ascension de l'homme qui ne peut être assurée que par

ses propres oeuvres. Au-delà de ses vicissitudes, l'histoire serait essentiellement le passage de la barbarie, le seul vrai état originel de l'homme, vers la civilisation qui est sa propre création. Les sciences et les arts sont les moteurs de cette transition lente mais assurée, qui se nomme progrès, cette voie magistrale qu'éclaire la raison. A l'encontre de cette confiance aveuglante dans la créativité humaine et dans la marche de l'histoire, Rousseau martelait ses certitudes qui en révélait les côtés sombres et négatives: l'homme est né libre et il est partout dans les fers; l'inégalité est à l'origine du mal social; l'homme est bon et les mœurs sont dépravées.

Les utopies, enfin, les représentations d'une vie commune meilleure et de la félicité publique qui ferait diminuer drastiquement le taux de malheurs accablant les êtres humains. Les Lumières favorisent la fabrication des utopies et dans leur histoire le dix-huitième siècle constitue un temps chaud. A travers

les utopies s'affirme et s'exerce la liberté de l'imagination, l'exploration des limites du possible et de l'impossible dans le domaine des espoirs humains. Cette quête emprunte des formes diverses: textes romanesques, projets de meilleur gouvernement, plan de législation juste, etc., autant de discours à travers lesquels s'expriment des projets de société. Les utopies structurent ainsi les grands espoirs et les rêves mobilisateurs d'une Cité faite par les hommes et pour les hommes et qui répondrait à leur exigence de justice et de félicité publique. L'utopie des Lumières n'est pas une mais multiple. A travers sa diversité pointent deux idées fortes qui imprègnent ce "siècle éclairé": la transformation de l'utopie en utopie et la confiance, presque illimitée, dans l'aptitude des hommes à construire leur propre Cité. Ainsi l'avenir, dont les utopies devinent le visage, est désigné comme lieu de rendez-vous entre les hommes et leurs espoirs. Réunies à l'idée de progrès les utopies font ainsi déplacer l'âge d'or: Il ne serait pas derrière mais devant nous. Cependant, il appartient à la volonté des hommes d'intervenir dans la marche de leurs affaires. Construction humaine par excellence, la Cité devrait être en mesure de répondre à leurs espoirs et aspirations légitimes.

Opposées et/ou complémentaires, ces idées fortes assurent aux utopies de ce "siècle éclairé" une originalité certaine qui réside dans leur rapport à la liberté et à la raison. Elles se montrent comme autant d'expressions de la créativité humaine; or recevoir celle-ci comme une conquête, jamais achevée, de la raison sur la barbarie, tel est le sens dont les Lumières enrichissent la liberté. Même quand le sifflement du serpent: vous serez comme Dieu, semble séduire l'imagination utopique, même quand elle se lance dans l'invention d'une félicité sans faille, elle se veut être encore une réponse à l'aspiration de l'homme à inventer et à construire son bonheur. Cela dit, les Lumières ont leurs enfants bâtards, à l'instar de ces utopies qui n'hésitent pas à forcer les hommes d'être heureux ou de celles qui de la connaissance du bien et du mal concluent à l'effacement de toute distinction entre l'un et l'autre.

La diversité des utopies témoigne d'une époque riche en espoirs collectifs forts. Retrospectivement, les attentes de ce "siècle éclairé" ainsi que sa confiance de la raison et dans la liberté nous paraissent combien naïves. Instruits par les malheurs de notre siècle nous y décelons de hauts risques et de graves dangers. Les enfants bâtard des Lumières, illégitimes qu'ils soient, sont néanmoins leurs enfants. Cependant, l'expérience des utopies qui, comme des pièges sanglants, se referment sur des hommes, l'époque des Lumières ne l'a pas connue. Ainsi respire-t-elle une certaine innocence et un air de fraîcheur qui la rapproche de l'âge d'or de la raison, voire d'un paradis perdu.